

## BO WIDERBERG : L'ANTI-BERGMAN

Ressortie du Quartier du Corbeau et Amour 65, morceaux copieux de la carrière d'un maître oublié de la Nouvelle vague suédoise.



Il y a les génies qu'on découvre tardivement et ceux qu'on redécouvre en se demandant pourquoi ils ont été oubliés. Bo Widerberg fait partie de la seconde catégorie.

Dans les années 60, ce réalisateur suédois a une belle côte dans son pays comme en France. C'est d'ailleurs ici qu'il est en parti produit (par Pierre Braunberger, portant dans son escarcelle autant des films de Guitry et Renoir que les jeunes chiens fous de la Nouvelle Vague, Pialat ou Chris Marker).

Widerberg plait parce qu'il permet de ruer dans les brancards en étant un anti-Bergman, alors pape officiel du cinéma nordique, et accompagne donc forcément la jeunesse soixante-huitarde. Aux chiottes le cinéma frigorifié de tonton Ingmar, vive la sensualité et la fièvre des films du cousin Bo !

Quand il était critique Widerberg a rédigé *Visions du cinéma suédois*, ouvrage en rogne contre le cinéma de son pays. Il tient sa ligne en passant à la réalisation, pour des films s'installant dans le quotidien de la classe ouvrière, essayant de la libérer de leur condition par une mise en scène audacieuse, sans carcans.

Surtout quand il regarde les femmes, comme celle du *Péché suédois* (1963) capable de quitter le père de son mari et d'aller vivre sa vie ou les adolescentes d'*Adalen 31* (1969), filles en fleur alors que la plus grande grève qu'aie connu le pays éclate. Même quand il se lance dans un film en costumes, avec *Elvira Madigan* (1967) c'est pour suivre la liaison d'un déserteur et d'une funambule. Evidemment sur le fil des grandes émotions.

Widerberg bouscule tout, jusqu'à pouvoir culbuter la Nouvelle vague française et le Free cinéma anglais, notamment dans *Le quartier du Corbeau* (1965). Ce film à beau se passer en 1936, sa modernité est sidérante. L'histoire d'un jeune homme de Malmö qui espère devenir écrivain fait la chronique d'une jeunesse d'un quartier popu, assoiffée de vie.

Un ton qui n'a pas du déplaire aux Chabrol, Truffaut et consorts des débuts, mais aussi aux Young angry men ( Lindsay Anderson, Karel Reisz, Tony Richardson...), ces cinéastes anglais qui n'avaient pas peur, contrairement à leur homologues français, de causer politique ou social. Dans *Le quartier du corbeau*, un gosse peut mourir faute d'avoir été soigné d'une péritonite, et la pauvreté peut mener au nazisme... Quand l'aspirant écrivain se voit humilié par un éditeur de Stockholm, qui trouve son manuscrit pas assez vindicatif, il confie à une voisine "*Parfois un cri est si fort qu'il ne peut même plus être entendu*"...

*Amour 65* pousse un autre cri silencieux. Probablement celui de Widerberg lui-même quand il est question ici de la retraite en bord de mer d'un réalisateur en panne d'inspiration pour le film qu'il prépare. Son épouse ne le supporte plus, son actrice en pince pour une vedette américaine; lui-même est troublé par l'actrice... Le terrain propice à des jeux psychologiques et érotiques.

Un pitch qui ramènerait vers les rapports frigidés de Bergman, mais *Amour 65* fait surtout la passerelle entre le Fellini de *8 et 1/2* - où Mastroianni en réalisateur en crise faisait le point sur sa vie- et le Godard du *Mépris*.

*Amour 65* veut bien parler de la routine du couple et de l'asphyxie qu'elle entraîne, mais sans être moribond, en restant libre. De piquer Ben Carruthers, acteur qui venait de tourner *Shadows*, à John Cassavetes ou de filmer une chair lascive, irradiante, ouvrant la porte à la franchise du cinéma érotique suédois à venir.

Cette combinaison d'existentialisme et de torride tapera d'ailleurs dans l'oeil de Godard, qui dès l'année suivante, empruntera pas mal de choses à *Amour 65*, à commencer par une de ses actrices, Evabritt Strandberg pour *Masculin féminin*. La rumeur veut que le réalisateur d'*A bout de souffle* soit d'une rare radinerie. Qu'il aie voulu rendre la monnaie de sa pièce à Widerberg est un signe absolu de reconnaissance